

Une grave crise religieuse à Montréal au XVIIe siècle L'affaire Tardy

Stéphan Martel

Numéro 130, été 2017

Montréal inédit

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86745ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Martel, S. (2017). Une grave crise religieuse à Montréal au XVIIe siècle : l'affaire Tardy. *Cap-aux-Diamants*, (130), 30–33.

UNE GRAVE CRISE RELIGIEUSE À MONTRÉAL AU XVII^E SIÈCLE

L'AFFAIRE TARDY

par Stéphan Martel

Entre 1689 et 1693, les communautés religieuses de Montréal ont été secouées par une crise de mysticisme troublante et encore méconnue. Âmes du purgatoire et révélations surnaturelles exigeaient la réforme des instituts religieux et la conversion de toute une société. Reconstitution d'une crise spirituelle dans une petite colonie française du XVII^e siècle.

MONTRÉAL EN 1689, UNE VILLE QUI SE TRANSFORME

En 1689, Ville-Marie était une petite bourgade d'au plus 1 400 habitants en passe de devenir non seulement un centre névralgique du commerce des fourrures, mais aussi un siège administratif, judiciaire et militaire hautement stratégique. La ville ne comptait encore que trois communautés religieuses. Les Sulpiciens, arrivés à Ville-Marie en 1657 en remplacement des Jésuites, formaient une compagnie de prêtres séculiers fondée en France en 1641 par Jean-Jacques Olier. Ils desservait la paroisse Notre-Dame et les petits hameaux situés ici et là sur l'île. Ils étaient également missionnaires auprès des Amérindiens et, depuis 1663, les seigneurs de Montréal. La Congrégation de Notre-Dame était pour sa part une communauté de femmes non cloîtrées vouée à l'instruction de la jeunesse. Elle avait été fondée en 1659 par Marguerite Bourgeoys, première institutrice de Montréal. Enfin, les services hospita-



Sceau de la société de Notre-Dame.
Photo Pascale Bergeron. (Coll. Prêtres de Saint-Sulpice).

liers étaient assurés par les Hospitalières de Saint-Joseph, recrutées dès 1659 par Jeanne Mance.

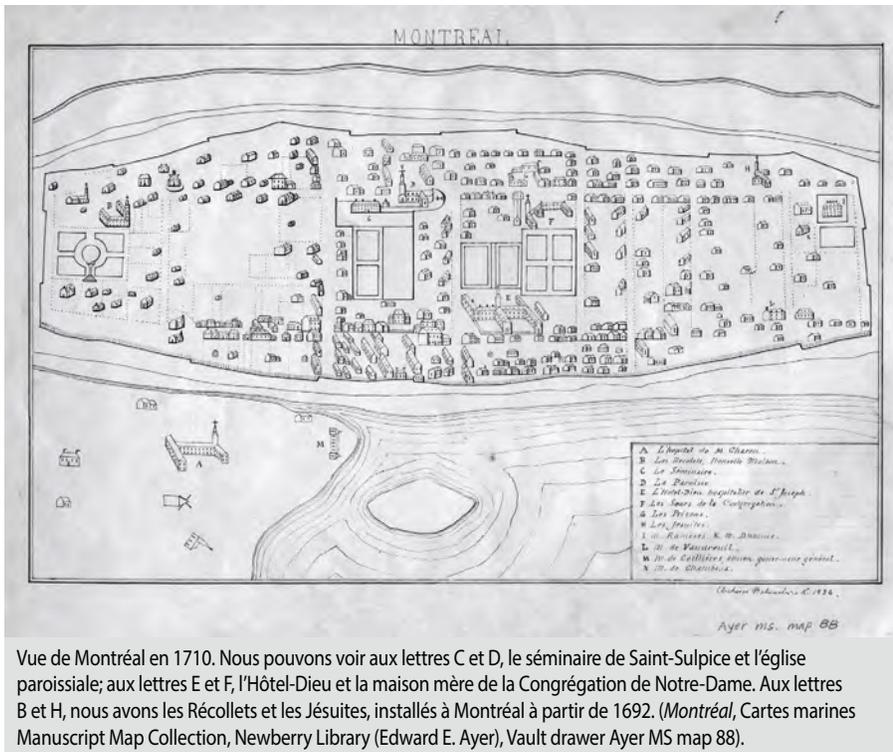
LA CABALE MYSTIQUE

Nous savons bien peu de choses de la cabale des mystiques de Montréal, sinon à travers quelques témoignages fragmentaires provenant essentiellement des écrits de Marguerite Bourgeoys et des lettres de Louis Tronson, supérieur de la Compagnie des prêtres de Saint-Sulpice à Paris. Ce que nous pouvons tirer des archives montre qu'un groupe d'individus visait à unir les Sulpiciens, les Hospitalières et les sœurs de

la Congrégation de Notre-Dame en une seule communauté mixte. Tous auraient été régis par une règle commune et auraient porté le même costume. Le projet fut mis en branle aux lendemains de la fête des Morts de l'année 1689.

Dans la nuit du 3 au 4 novembre, Marguerite Tardy (1657-1695), sœur de la Congrégation de Notre-Dame, veillait au coin du feu. C'est à ce moment qu'une sœur « morte depuis plus de seize mois » lui serait apparue, témoigna-t-elle à Marguerite Bourgeoys, en lui disant : « Je suis envoyée de la part de Dieu. Dites à la Supérieure de la Congrégation qu'elle est en état de péché mortel, à cause d'une Sœur qu'elle lui nomma ». Sœur Bourgeoys semble d'abord avoir fait peu de cas de cet oracle. Elle ne réalisait peut-être pas qu'un plan s'ourdissait dans l'ombre, qui mettait en cause des sœurs de sa communauté et qui étendait ses ramifications dans les deux autres communautés religieuses.

Sœur Tardy semblait l'inspiratrice du mouvement. Elle communiquait à ses adeptes les ordres qu'elle affirmait recevoir de l'au-delà. Elle bénéficiait du soutien de trois sulpiciens. Guillaume Bailly (?-1696) et Joseph de la Colombie (1651-1723) agissaient en effet comme des intermédiaires auprès des autres communautés pour divulguer les ordres provenant de sœur Tardy. À titre de directeurs spirituels et de confesseurs des communautés féminines, ils avaient des accès privilégiés auprès des



Vue de Montréal en 1710. Nous pouvons voir aux lettres C et D, le séminaire de Saint-Sulpice et l'église paroissiale; aux lettres E et F, l'Hôtel-Dieu et la maison mère de la Congrégation de Notre-Dame. Aux lettres B et H, nous avons les Récollets et les Jésuites, installés à Montréal à partir de 1692. (Montréal, Cartes marines Manuscript Map Collection, Newberry Library (Edward E. Ayer), Vault drawer Ayer MS map 88).

religieuses et jouissaient d'une grande ascendance sur les consciences, y compris celles de leurs confrères au séminaire. Étienne Guyotte (v. 1639-1701), curé de la paroisse, exerçait quant à lui une influence sensible sur la vie quotidienne des Montréalais. Les réformateurs réalisent que leurs supérieurs respectifs empêcheront inévitablement toute réforme et qu'il sera nécessaire de les forcer à quitter leur fonction d'autorité. C'est pourquoi ils cherchent à gagner des adeptes, à réanimer des tensions latentes et à entretenir les mécontentements contre eux. Ils pratiquent une politique d'isolement, ils remettent en question leur autorité. Certaines sœurs de la Congrégation de Notre-Dame médissent à l'endroit de Marguerite Bourgeoys. On la dit en état de péché mortel; certaines l'incitent à démissionner. Des billets sont échangés dans les confessionnaux. À Saint-Sulpice, on se plaint plus que jamais de la morale relâchée du supérieur Dollier de Casson. Guyotte lui retire même le droit d'exercer la confession, assurant la pleine liberté à Guillaume Bailly d'influencer la conscience de ses confrères

afin d'éviter que le complot ne soit éventé. Sœur Tardy et Joseph de la Colombière bénéficient de nouvelles visions divines et d'apparitions. La nuit du 3 au 4 janvier 1690, la religieuse annonce à Marguerite Bourgeoys qu'elle a reçu à nouveau la visite de la défunte. Cette fois, le message est plus pressant, plus menaçant : « Cette Supérieure n'a pas encore fait ce qu'elle doit faire. C'est la dernière fois que je l'avertis, car je vais en paradis ». Critiquée de toutes parts, ne recevant que trop peu d'appuis, angoissée par les fautes dont elle se croit coupable, Marguerite ne résiste plus. Profondément affectée, elle aurait résigné sa charge.

Chez les Hospitalières, la supérieure Catherine Macé est aussi ébranlée. Dollier de Casson est bien prêt de renoncer au supériorat.

Depuis longtemps, les visionnaires tentent de gagner l'évêque de Québec à leur cause. On cherche à le convaincre d'excommunier le gouverneur Louis de Buade, comte de Frontenac, car ils jugent que ce dernier est la cause de la colère divine et le foyer de tous les maux qui assaillent la colonie. Sœur Tardy prophétise : elle avoue connaître « l'état de ceux qui vont à la communion ». Elle prétend que seules 80 personnes dans la colonie sont « hors du sacrilège ».

On ne connaît malheureusement pas l'ampleur du complot mais tout laisse croire qu'un grand nombre de prêtres et de religieuses dans les trois communautés y sont liés. Mais pas tous... Alarmé par la situation, le sulpicien François Vachon de Belmont, responsable de la mission de la Montagne, rédige à l'automne 1691 trois lettres destinées à Louis Tronson, son supérieur à Paris. La réponse de ce dernier arrivera au printemps suivant... et elle sera cinglante à l'égard des visionnaires.

LA RÉPLIQUE DE LOUIS TRONSON

Louis Tronson a été fort surpris d'apprendre l'étendue de l'affaire. Il réagit rapidement pour étouffer la cabale mystique avant qu'elle ne devienne incontrôlable, qu'elle ne nuise à la réputation des communautés, voire qu'elle ne fasse scandale jusqu'à la cour du roi.



Vue de la ville du Montréal en Canada. (Cartes marines Manuscript Map Collection, Newberry Library (Edward E. Ayer), Vault drawer Ayer MS map 30, sheet 106).

Pour lui, les manifestations surnaturelles ne sont que de « visions chimériques », de « ridicules prophéties ». Les idées de réforme communautaire lui apparaissent comme « la production d'une tête creuse et d'une imagina-



Portrait de Louis Tronson (Dans L. Bertrand (éd.), *Correspondance de M. Louis Tronson, troisième supérieur de la Compagnie de Saint-Sulpice. Lettres choisies*, vol. 1, Paris, Librairie Victor Lecoffre, 1904).

tion échauffée ». Les réformateurs sont tombés dans de « visibles égarements » et « sont trompés par leurs fausses visions ». Louis Tronson cherche à briser la chaîne du complot, à en détruire l'engrenage. Il ordonne à tous les prêtres de cesser de se confesser à Guillaume Bailly. Il rappelle ce dernier en France, ainsi que de la Colomnière et la sœur Tardy. Il exige la soumission absolue des Sulpiciens à leur supérieur montréalais. Tous ceux qui ne se conformeraient pas à ses ordres devaient être renvoyés en France.

L'intervention de Louis Tronson aura porté fruit. Dollier de Casson et Catherine Massé reprirent progressivement le contrôle de leur communauté à partir de 1691. Sœur Marie Barbier fut nommée supérieure des sœurs de la Congrégation de Notre-Dame et s'assura de ramener la tranquillité chez ses compagnes. Seule Marguerite Bourgeoys, profondément blessée en son

âme, prit du temps à se remettre. En 1693, la paix semblait revenue. Mais des rancœurs se firent sentir encore longtemps.

ANALYSE DE LA CRISE SPIRITUELLE À MONTRÉAL

Les historiens ont attribué l'agitation mystique vécue au sein des institutions religieuses au climat belliqueux en colonie. Avec la reprise des conflits armés en Europe, les tensions entre les colonies françaises et anglaises étaient plus fortes que jamais. Le 5 août 1689, un raid d'Iroquois, alliés des Anglais, avait surpris Lachine et fait plusieurs victimes : c'était la commotion à Montréal. Les Français ripostèrent à l'hiver 1690 par l'attaque des colonies anglaises de Casco, Corlar et Salmon Falls. Au printemps, deux tentatives d'invasion de la Nouvelle-France jetèrent l'effroi chez les Français, d'abord par la flotte commandée par l'amiral William Phips qui assiégea Québec, et ensuite par la menace dirigée contre Montréal d'un corps expéditionnaire de 2 000 hommes sous les ordres de John Winthrop. Bien qu'infructueuses, ces tentatives d'invasion augmentèrent significativement le climat d'insécurité des Montréalais.

Or, les raids militaires ne peuvent à eux seuls expliquer la crise de mysticisme à Montréal. Il est important de relier aux événements militaires décrits ci-haut des causes plus profondes et plus complexes. Quelques indices disséminés ici et là dans les sources nous font croire que les tentatives de réformes religieuses découlent d'une utopie, d'un désir de renouer avec le projet initial de Jérôme Le Royer de la Dauversière et de la Société de Notre-Dame, qui consistait à fonder sur l'île de Montréal une colonie à l'image de la primitive Église où Français et Amérindiens vivraient unis par une foi commune. Plusieurs religieux, comme la sœur Tardy et son triumvirat, étaient profondément déçus de l'évolution de Montréal, du

passage d'une société fondée dans un élan exclusivement missionnaire à une colonie axée davantage sur le développement territorial et économique. Le brassage de populations nouvelles, l'intensification des activités commerciales, puis l'arrivée de garnisons font soupirer ces idéalistes. Sœur Marie Morin s'en est faite l'écho : « Mais ce temps heureux [des origines] est bien passé, la guerre continuelle des Iroquois ayant obligé notre bon roi d'envoyer dans le Canada [...] cinq ou six mille hommes soldats et officiers qui ont ruiné la vigne du Seigneur et établi le vice et le péché ». Les réformateurs espéraient recréer la vie idéalisée des premiers colons. En fusionnant les communautés, ils désiraient renouer symboliquement avec une dévotion chère à la Dauversière envers la Sainte-Famille à Nazareth. Dans la nouvelle communauté projetée, les Sulpiciens auraient représenté Jésus, les Hospitalières, saint Joseph, et les sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, la Vierge-Marie. Ils adhéraient à une spiritualité de ten-



La Dauversière se serait vu intimer l'ordre de fonder une colonie missionnaire sur l'île de Montréal par Jésus, Marie et Joseph au cours d'une expérience visionnaire. (Étienne-Michel Faillon, *Vie de M^{lle} Mance et histoire de l'Hôtel-Dieu*, tome 1, Paris, Poussielgue-Rusand, 1854).



J'ay choisi une vie pauvre et humble; je suis dans le travail et la peine dès ma jeunesse . Psal. 27. 16.

A Paris chez Chiquet, rue S^t Jacques .

La Sainte Famille / À Paris chez Chiquet, rue Saint-Jacques. [vers 1650-1700]. (Coll. Prêtres de Saint-Sulpice de Montréal).

dance augustinienne (inspirée de saint Augustin) en vogue au XVII^e siècle. À l'opposé de l'humanisme chrétien qui cherche en l'homme ce qu'il y a de meilleur, l'augustinisme est davantage pessimiste, car ses tenants croient la nature humaine foncièrement mauvaise. Ils insistent davantage sur la faute originelle et la nécessité du repentir. Zélé, irritable et intempérant, Étienne Guyotte s'échauffe en chaire contre les pécheurs, tempête contre les nudités de gorge de ses paroissiennes, leurs

dentelles et leurs habits à la mode. Il expulse un fidèle de son église en l'accusant de vendre de l'eau-de-vie aux Amérindiens. Les réformateurs prêtent à bien des événements des causes surnaturelles. C'est le cas de Joseph de la Colomnière qui croit bénéficier de manifestations visionnaires (songes, apparitions). Guillaume Bailly, impressionnable, semble voir de puissants sorciers dans les chamans amérindiens de la mission de la Montagne.

Les calamités qui s'abattaient alors sur la Nouvelle-France – le massacre de Lachine, les tentatives d'invasion anglaise – ne pouvaient qu'avoir une explication pour les réformateurs et elle se trouvait dans la colère divine. Il était alors naturel pour Étienne Guyotte de tonner en chaire contre les péchés des Montréalais. Tous les fidèles étaient intimidés de reconnaître leurs fautes, de se convertir. La sœur Tardy et ses émules sentaient l'urgence de réformer les communautés selon l'ordre ancien, de faire de Montréal une nouvelle Jérusalem, notamment en assurant la régénération des instituts religieux.

LA FIN D'UN IDÉAL CHRÉTIEN?

Doit-on considérer les réformateurs de 1689 comme de simples et vils manipulateurs? Ne serait-il pas au contraire plus fécond pour l'historien de chercher à comprendre leurs aspirations derrière des actions qui peuvent nous paraître uniquement perfides?

Montréal a été fondée en 1642 sur un idéal missionnaire qui consistait à établir une société neuve à l'image de la primitive Église (voir *Cap-aux-Diamants*, n° 118, 2014). Mais la dure réalité coloniale rattrapa rapidement l'utopie, au grand dam de ceux qui l'avaient portée. Profondément déçus des changements que connaissait Montréal, affolés peut-être parce qu'ils déchiffraient dans les malheurs du présent les signes de la fin des temps, des prêtres et des religieuses planifièrent une réforme intégrale de la société. Convaincus et nostalgiques, ils ne souhaitaient rétablir qu'un ordre ancien qui avait été porté voilà un demi-siècle par les membres de la Société de Notre-Dame.

Stéphan Martel est historien et gestionnaire du Centre de documentation et archives au Musée Marguerite-Bourgeoys.